

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

INSERTIONS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

BOURSE DE PARIS DU 6 DÉCEMBRE Cours à terme de 1 h. 00 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM...

Table of stock market prices for various securities like 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, Act. Nord d'Espagne, etc.

Table of exchange rates for various locations like New-York, Londres, Havre, etc.

Table of prices for various commodities like flour, oil, and other goods.

DEPECHES COMMERCIALES New-York, 6 décembre. Change sur Londres, 0.00 90; change sur Paris, 5.20 50, 100 12.

ROUBAIX, le 6 DÉCEMBRE 1878 Bulletin du jour Une dépêche particulière de Sydney annonçant hier que les Kanakas de la Nouvelle-Calédonie auraient commis de nouveaux massacres...

reçu de télégramme du consul de France à Sydney. Ce silence permet d'espérer encore que la nouvelle est controuvée...

Hier, a eu lieu la rentrée du Parlement européen et dans le monde politique européen on attendait avec impatience le discours de la couronne...

« J'ai tout lieu de croire que les arrangements pour la pacification de l'Europe, pris par le traité de Berlin, recevront leur pleine et entière exécution. »

De la nouvelle convention anglo-turque pas un seul mot, pas plus que des demandes de crédit qui sont indispensables pour poursuivre l'expédition de Caboul.

Hier matin, on a reçu de Lahore des nouvelles fort intéressantes sur la bataille qui a eu lieu avant-hier, dans les défilés de Poïward. Le général Roberts est parvenu à déloger les Afghans qui défendaient la passe et à s'emparer des hauteurs après avoir infligé de grandes pertes aux ennemis.

Hier, l'Empereur d'Allemagne est rentré à Berlin. La capitale était richement pavoisée et le vieux souvenir a traversé la ville sous des arcs de triomphe, de verdure et de fleurs.

au salut de la partie égarée de mon peuple. Quant à la tanière de ce déshérité, la voici en quelques lignes...

Les causes du socialisme en Italie.

Les récents événements donnent une grande actualité, à l'étude du socialisme en Italie, où la misère des paysans est telle, que M. G. d'Orcei, dans une remarquable étude que publie la Revue de France...

« A droite de la porte, un âne grignotant son foin; puis, au foyer sans feu et sans marmite, est un chat galeux accroupi sur les cendres. Sur le devant, une fenêtre sans volets et sans vitres, encombrée d'échelles et de vaiselle sordide... »

La classe la plus nombreuse et la plus misérable est celle des journaliers. Jusqu'à l'âge de huit ans, le jeune Calabrais court après l'âne, les brebis ou les porcs.

Le jeune bohème avait songé d'abord à invoquer l'appui de cette femme; mais, déconcerté par l'air étrange, les manières bizarres de l'inconnue, il s'arrêta sans oser lui adresser la parole.

Quant à la tanière de ce déshérité, la voici en quelques lignes. C'est une rez-de-chaussée non dallée qui reçoit le jour par la porte...

« C'est au moment où le soleil chauffe cette plaine inondée pendant l'hiver à 42 degrés et met en fermentation toutes les matières organiques et putrides, que se présente le moissonneur apulien. Le chasseur a chassé dans leurs montagnes les troupeaux qui y ont hiverné, alors descendent les paysans des environs... »

« Les dorment à la belle étoile, sur l'aire des fermes, dans les rues des hameaux et des villages, amoncés les uns sur les autres, pélem-pêle, mâles et femelles, enfants et vieillards. »

Le frac des roues, des juréments et des fouets fait lever en sursaut toute cette foule de misérables. Ils se dressent et la voiture passée, retombe subitement à terre comme un seul corps mort.

« Les moissonneurs atteints de la fièvre ne trouvent point d'asile dans les hôpitaux, parce que le peu qui en existe est réservé aux pauvres de communes qui en sont propriétaires. On les jette sur une boîte de paille, dans le coin d'une étable ou de quelque autre bâtiment rustique, que ne vient jamais visiter le médecin... »

« J'ai eu, du reste, l'occasion de faire la même remarque sur un détachement de quinze cents Circassiens débarqués dans l'île de Chypre... »

« Les paysans, dont les chariots avaient été mis en réquisition pour les transporter au campement qui leur avait été désigné, les renversèrent sur le chemin et les laissèrent là sans que les gardes eussent osé s'en apercevoir... »

« Les paysans, dont les chariots avaient été mis en réquisition pour les transporter au campement qui leur avait été désigné, les renversèrent sur le chemin et les laissèrent là sans que les gardes eussent osé s'en apercevoir... »

« Le cabinet du 14 décembre, dit-il, s'est dignement acquitté de sa tâche; on verrait avec plaisir qu'il fût l'honneur après avoir été à la peine. On serait heureux d'éviter tout ce qui aurait l'air d'une crise; l'intérêt de la République est de prouver qu'on n'a pas besoin d'un roi pour empêcher le régime parlementaire de donner dans l'instabilité... »

« Les affaires commerciales, s'il faut en juger par le bilan hebdomadaire de la Banque de France, dont le chapitre du portefeuille de Paris accuse une diminution de 30 millions environ, se res-

« Dans nos ports, affaires nulles et prix inexplicables, faute d'acheteurs. A Paris, les affaires sont encore plus mauvaises qu'en province. En blés et en farines, on ne vend rien, et les maisons les plus importantes voient leur courrier se restreindre tous les jours. »

« Les affaires commerciales, s'il faut en juger par le bilan hebdomadaire de la Banque de France, dont le chapitre du portefeuille de Paris accuse une diminution de 30 millions environ, se res-

politiques se croient en mesure d'occuper le plus sagement sans une vocation spéciale, un de ceux pour lesquels on s'est habitué à ne pas exiger une compétence particulière. Mais le titulaire actuel de ce portefeuille inappréciable aura lieu de persévérer sans qu'on ait à prévoir aucun changement appréciable.

« M. de Marcère restant, notre avenir, notre bonheur, et celui de M. Pessard, en particulier, sont assurés. Mais cet astre issu de Domfront et conyé par le département de Nord a besoin de satellites. De qui l'entourera-t-on? M. de Marcère — à en juger par les éloges du National — digne accepter pour collaborateurs et compères MM. de Freycinet, Léon Say et Bardoux. Quant à M. Dufaure : « Use d'illicé que nous ne devons pas dissimuler, c'est l'écart qui existe entre les traditions de M. Dufaure et les exigences de l'opinion, en ce qui concerne le personnel de la magistrature. Cette difficulté est d'autant plus grave, que l'honorable président du conseil est un de ces hommes qui ne cède guère au courant, et dont, cependant, on ne se sépare pas aisément. La République n'entend pas être ingrate pour de si grands services. Mais il est possible que la réputation et l'autorité dont M. Dufaure jouit en Europe lui fassent accepter les affaires étrangères comme un poste où il ferait autant de bien à son pays. » Eh bien, et M. Waddington? En voilà un qui ne sera pas content, car avouez-le, on en fait bon marché. »

« Comme tout cela serait risible, si ce n'était pas de la France qu'on dispose, si ce n'était pas elle dont on se partage les dépouilles, comme Antoine et Octave se partageaient l'empire après la sauglante comédie des proscriptions! On signale une crise ministérielle très intense en Normandie. La place de Lisieux serait surtout très éprouvée. La chronique agricole du Monde, (cette chronique est très bien faite et est utile à consulter), publie, dans son numéro du 5 décembre, les renseignements qui suivent : « Malgré le triste état des emblaves et malgré les modiques ressources de la culture, les blés sont complètement délaissés sur les marchés français et ne peuvent trouver acheteurs qu'avec des concessions qui font remonter les cours à la parité de ceux d'une année d'abondance. On peut juger par là de la situation de la culture. »

« Les farines baissent aussi, et cependant les prix du pain se maintiennent aux mêmes taux que si la farine valait 70 fr., tandis qu'on a peine à la vendre 52 et 63. »

« Dans nos ports, affaires nulles et prix inexplicables, faute d'acheteurs. A Paris, les affaires sont encore plus mauvaises qu'en province. En blés et en farines, on ne vend rien, et les maisons les plus importantes voient leur courrier se restreindre tous les jours. »

« Pour les affaires de spéculation, en farines, en huiles, en 3/8 et en sucres, il faut, si l'on veut avoir une idée de leur marasme, en parler aux courtiers; on sera édifié. »

« Les affaires commerciales, s'il faut en juger par le bilan hebdomadaire de la Banque de France, dont le chapitre du portefeuille de Paris accuse une diminution de 30 millions environ, se res-

Feuilleton du Journal de Roubaix du 7 Décembre 1878.

L'INCENDIAIRE

PAR ELIE BERTHET XIV LA CARRIERE (Suite) L'enfant se dirigeait vers un petit bois taillis, où il espérait trouver une retraite. En traversant un ravin, le malheureux Zozo, qui ne connaissait pourtant pas l'histoire de David et du géant Goliath, ramassa, comme David, quelques cailloux en cas de besoin. Cette action, si rapide qu'elle eût été, avait un peu ralenti sa course. Et Jérôme en profita pour prendre de l'avance. Glorieux de cet avantage, il cria de sa voix rauque et essoufflée : — Ah ! polisson, je te tiens, et cette fois tu ne m'échapperas pas. Zozo lui-même se crut perdu ; il fit brusquement volte-face, jeta à l'Hercule une de ses pierres et l'atteignit au front. David avait atteint Goliath de cette manière ; mais sa fronde imprimait sans doute plus de vigueur au caillou que le bras du jeune apprenti saltimbanque, ou bien le crane de l'Hercule était plus dur que celui du géant biblique. Quo-

qu'il en fut, Jérôme ne tomba pas ; seulement il s'arrêta étourdi, et le sang jaillit à flots de sa blessure. L'enfant s'imagina l'avoir tué ou du moins l'avoir blessé gravement. Terrifié de ce qu'il venait de faire, il s'enfuit avec une ardeur nouvelle.

Mais il n'était nullement débarrassé de son adversaire. Celui-ci, après avoir épongé avec un mouchoir en lambeaux son front meurtri, reprit sa course, en poussant des blasphèmes et en accablant son élève des plus terribles menaces. Cette fois, Zozo savait que sa mort était sûre s'il tombait entre les mains du redoutable Hercule. Il l'entendait rugir derrière ses talons, et, bien qu'il redoublât d'efforts, la distance qui existait entre le poursuivi et le poursuivant n'augmentait pas. Aussi renonça-t-il à l'idée d'atteindre le taillis, et il se dirigea vers la plaine, dont le sol mouvémenté, entrecoupé de routes, lui offrait plus de chances de se dérober aux regards.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement le sentiment d'une injure à venger ou le profit à retirer des services de l'enfant qui causait l'acharnement du saltimbanque ; il songeait que quelque passant, ou même quelque agent de la force publique, pouvait rencontrer Zozo, l'interroger et tirer de lui certains renseignements fort dangereux dans les circonstances actuelles. Il lui importait donc au plus haut point de n'avoir pas le dessous dans cette lutte de vitesse. Le petit fuyard, hors d'haleine et tout en nage, sentait que les forces allaient lui manquer. Comme il prenait autour de lui un regard d'angoisses, il atteignit un endroit où plusieurs chemins se croisaient, et ces chemins étaient étroits, tortueux, profondément encaissés. Il prit celui qui lui semblait le plus aisé, le plus désert, et s'y enfouça avec l'espoir de dérouter son opiniâtre patron, peut-être de lui échapper.

Le calcul n'était pas mauvais, car l'Hercule, en arrivant au carrefour, hésita un moment ; puis, supposant que le jeune garçon, fatigué, ne pouvait avoir choisi le chemin le plus rude, il prit l'embranchement opposé. Zozo s'aperçut bientôt de ce succès ; mais, convaincu que l'Hercule ne tarderait pas à reconnaître sa méprise, il avançait aussi vite que le permettait son excessive lassitude.

Il venait de déboucher au milieu des champs cultivés quand il rencontra, pour la première fois depuis le commencement de cette course prolongée, une créature humaine. C'était une femme qui, errant dans une chénevière fraîchement coupée, semblait chercher quelque chose parmi les gerbes encore étalées sur le sol. Elle tournait le dos à l'apprenti saltimbanque et, tout en se livrant à sa besogne, elle chantonnait à demi-voix ou poussait des éclats de rire sans motif apparent. Son costume, du reste, n'était pas celui des paysannes et rappelait de loin les modes de la ville, mais avec un caractère d'excentricité qui frappait au premier aspect.

« Petit coquin, s'écria-t-elle, on t'a chargé sans doute de m'espionner?... Qui est-tu? D'où viens-tu? Comment t'appelles-tu? » L'enfant était interdit de cette violence. Il essayait en vain de se dégager, et lui, qui avait résisté en face au terrible Jérôme, tremblait de frayeur devant cette femme furieuse, aux yeux hagards, aux mouvements saccadés. Toutefois, il répliqua en pleurnichant : — Je ne sais pas ce que vous me voulez, la bourgeoise... Mon père me poursuit pour me casser les reins... Aidez-moi... cachez-moi... Il va venir! La femme, dans laquelle le lecteur a sans doute reconnu Faquinette, le regardait toujours avec fixité. — Eh ! c'est un petit sauteur ! s'écria-t-elle enfin en partant d'un éclat de rire; ah ça, mon mignon, tu fais donc de si beaux tours de force? Moi aussi je pourrais en faire, si je voulais... Je grimpe aux arbres, je franchis des fossés... Je gage que je marcherais sur une corde

roide!... Nous nous exercerons ensemble. Zozo ne savait que penser de cette inconnue, dont les actions et les paroles étaient si singulières. Il répliqua avec impatience : — Allons ! dépêchez-vous... Le père Jérôme triote des jambes... Voulez-vous, moi ou non, me protéger ou me cacher? Faquinette était subitement redevenue grave. Elle examinait Zozo avec attention. — Quel âge as-tu? demanda-t-elle. — Dix ans. — Dix ans! répéta-t-elle comme en se parlant à elle-même; c'est bien l'âge qu'il aurait aujourd'hui! Elle se tut encore. — Comment t'appelles-tu? reprit-elle. — Zozo le Disloqué. — Ce n'est là qu'un sobriquet... ton nom véritable? — Je ne sais pas. — Nouveau silence. La folle paraissait fort agitée, et ses traits mobiles exprimaient successivement les sentiments plus contraires. Elle finit par saisir Zozo par les deux mains. — Regarde-moi, dit-elle; regarde-moi bien en face... tes yeux dans les miens... comme cela. Le jeune garçon obéit machinalement; mais bientôt il baissa la tête, fasciné par Faquinette. Elle flût par le repos brusquement et marmotta en fondant en larmes : — Viens avec moi, dit-elle, je te chercherai... Et si ton maître-sauteur est méchant, je saurai bien le rembarquer... Je n'ai pas peur, moi !

« Les affaires commerciales, s'il faut en juger par le bilan hebdomadaire de la Banque de France, dont le chapitre du portefeuille de Paris accuse une diminution de 30 millions environ, se res-

« Dans nos ports, affaires nulles et prix inexplicables, faute d'acheteurs. A Paris, les affaires sont encore plus mauvaises qu'en province. En blés et en farines, on ne vend rien, et les maisons les plus importantes voient leur courrier se restreindre tous les jours. »

« Pour les affaires de spéculation, en farines, en huiles, en 3/8 et en sucres, il faut, si l'on veut avoir une idée de leur marasme, en parler aux courtiers; on sera édifié. »

« Les affaires commerciales, s'il faut en juger par le bilan hebdomadaire de la Banque de France, dont le chapitre du portefeuille de Paris accuse une diminution de 30 millions environ, se res-